

Avec Terry Mirkil et sa femme Presocia, menue et fragile comme lui était [◇]rablé, avec un air de douceur dans l'un et dans l'autre, nous passions souvent à Nancy des soirées, et parfois des nuits, à chanter, à jouer du piano (c'était Terry qui jouait alors), à parler musique qui était leur passion, et de choses et d'autres importantes dans nos vies. Pas des **plus** importantes il est vrai - pas de celles qui toujours sont tuées si soigneusement... Cette amitié m'a beaucoup apporté pourtant. Terry avait une finesse, un discernement qui me faisaient défaut, alors que la plus grande partie de mon énergie était déjà polarisée sur les mathématiques. Bien plus que moi, il avait gardé le sens des choses simples et essentielles - le soleil, la pluie, la terre, le vent, le chant, l'amitié...

Après que Terry ait trouvé un poste à son goût à Dartmouth Collège, pas tellement loin de Harvard où je faisais des séjours fréquents (à partir de la fin des années cinquante), on continuait à se rencontrer et à s'écrire. Entre-temps, j'ai su qu'il était sujet à des dépressions, qui lui valaient de longs séjours dans les "maisons de fous", comme il les a appelées dans la seule et laconique lettre où il m'en ait parlé, à la suite d'un de ces "séjours horribles". Quand on se rencontrait, il n'en était jamais question - sauf une ou deux fois très incidemment, pour répondre à mon étonnement que lui et Presocia n'adoptaient pas d'enfant. Je ne crois pas que l'idée me soit jamais venue que nous puissions parler du fond du problème, lui et moi, ou seulement l'effleurer - sans doute pas même celle qu'il y avait peut-être des problèmes à regarder, dans la vie de mon ami ou dans la mienne... Il y avait sur ces choses un tabou, inexprimé et infranchissable.

Progressivement, les rencontres et lettres se sont espacées. Il est vrai que je devenais de plus en plus le prisonnier de tâches et d'un rôle, et de cette volonté surtout, devenue comme une idée fixe, un échappatoire peut-être à autre chose, de me surpasser sans cesse dans l'accumulation des oeuvres - alors que ma vie familiale se dégradait mystérieusement, inexorablement...

Quand j'ai appris un jour, par une lettre d'un collègue de Terry à Dartmouth, que mon ami s'était suicidé (ça a été longtemps après qu'il soit déjà mort et enterré...), cette nouvelle m'est venue comme à travers un brouillard, comme un écho d'un monde très lointain et que j'aurais quitté, Dieu sait quand. Un monde en moi, peut-être, qui était mort bien avant que Terry ne mette fin à sa vie, dévastée par la violence d'une angoisse qu'il n'avait pas su ou voulu résoudre, et que je n'avais pas su ou voulu deviner...

7.3. (18) Vingt ans de fatuité, ou : l'ami infatigable

[◇]Ma relation à Terry n'a pas été dénaturée, à aucun moment je crois, par la différence de nos statuts dans le monde mathématique, ou par un sentiment de supériorité que j'en aurais retiré. Cette amitié, et une ou deux autres encore dont la vie m'a fait don en ces temps-là (sans se soucier si je le "méritais" !) était sûrement un des rares antidotes alors contre une fatuité secrète, alimentée par un statut social et, plus encore, par la conscience que j'avais prise de ma puissance mathématique et la valeur que moi-même lui accordais. Il n'en est pas allé de même dans ma relation avec le troisième ami. Celui-ci, et plus tard sa femme (dont il avait fait connaissance vers le moment où on s'était connus à Nancy) m'ont témoigné au cours de toutes ces années une amitié chaleureuse, empreinte de délicatesse et de simplicité, en toutes les occasions où nous nous sommes rencontrés, dans leur maison ou dans la mienne. Dans cette amitié il n'y avait visiblement aucune arrière-pensée, liée à un statut ou à des capacités cérébrales. Pourtant, ma relation à eux est restée empreinte pendant plus de vingt ans de cette ambiguïté profonde en moi, de cette division dont j'ai parlé, qui a marquée ma vie de mathématicien. En leur présence, chaque fois à nouveau, je ne pouvais m'empêcher de sentir leur amitié affectueuse et d'y répondre, presque à mon corps défendant ! En même temps, pendant plus de vingt ans j'ai réussi ce tour de force de regarder mon ami avec dédain, du haut de ma grandeur. Cela a dû s'enclencher ainsi dès les premières années à Nancy, et pendant longtemps aussi ma prévention s'est étendue à sa femme, comme